



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de l'École polytechnique

48 | 2011

Regards sur des carrières de polytechniciens au XIX^e siècle

Eugène Cavaignac (1802-1857)

Pierre Givaudon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/sabix/1012>

DOI : 10.4000/sabix.1012

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 73-78

ISBN : ISSN 2114-2130

ISSN : 0989-3059

Référence électronique

Pierre Givaudon, « Eugène Cavaignac (1802-1857) », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 48 | 2011, mis en ligne le 13 mai 2013, consulté le 16 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1012> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.1012>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.

Tous droits réservés

Eugène Cavaignac (1802-1857)

Pierre Givaudon

- 1 Quand Pierre Givaudon, X 1950, a présenté à la Sabix ce beau texte sur les Cavaignac, il nous avait indiqué qu'il continuait à travailler sur des « archives Cavaignac » détenues dans sa famille et qu'il terminait la rédaction d'un livre à partir de leur exploitation. Cet ouvrage est sorti en librairie en 2010 : notre ami Pierre a pu le voir achevé avant son décès, et il nous semble utile d'en dire quelques mots en prélude à l'article préparé pour la Sabix.
- 2 C'est aux Editions du Cherche-Lune, (14 rue Honoré de Balzac, 41100 Vendôme) que sont parus les trois tomes de la Chronique des Cavaignac. L'ouvrage y a été préparé avec un grand soin : format carré plaisant, mise en pages réussie, illustrations bien choisies, annexes et références précises. Et, avant tout, un contenu exceptionnel : la présentation de l'histoire d'une intéressante famille, réalisée essentiellement à partir de centaines de lettres espacées sur plus d'un siècle : 1789- 1914.
- 3 Pierre Givaudon explique avec trop de modestie qu'il s'est contenté de transcrire avec fidélité tout ce matériau, le reclasser, en expliciter certains contenus, en vérifier les dates et les circonstances. Il fit bien plus, utilisant chacune de ces lettres comme la pierre d'un véritable monument. Aussi cette Chronique met en scène, jour après jour, des individus qui figurent dans les livres d'histoire, avec leurs parcours, leurs ambitions, leurs professions de foi politiques comme leurs manoeuvres, leurs étonnements devant les événements ou les pays et leurs décisions parfois contestables. Mais l'auteur se garde bien de juger ; il nous donne les éléments pour comprendre.
- 4 Nous faisons donc mieux connaissance avec Jean-Baptiste, conventionnel régicide à la carrière erratique ; son épouse Juliette, femme forte et cultivée, qui se révèle peu à peu comme la figure centrale de cette histoire si romantique qu'elle se lit comme un roman historique ; leur fils Godefroy, *carbonaro* romantique ; leur autre fils Eugène, officier qui se distingua par ses faits d'armes en Algérie avant d'arriver au pouvoir en 1848 et de se trouver face à une situation explosive qui le conduisit à prendre ses responsabilités avec détermination et brutalité ; enfin le fils d'Eugène, Godefroy, polytechnicien comme son père, également tenté par la politique, bientôt ministre, et confronté pour

sa part à une affaire Dreyfus qu'il contribua à éclaircir sans en tirer les conséquences qui s'imposaient.

- 5 L'article qui suit résume avec talent la destinée de certains Cavaignac, et devrait inciter à lire le livre, mêlant avec une vérité alerte événements historiques, péripéties familiales, personnages célèbres à redécouvrir, et seconds rôles plaisants ; article et livre éclaireront également avec une précision parfois amusante des pages de l'histoire de l'Ecole polytechnique, ses concours, son enseignement, le type de carrières qu'elle procurait au XIXe siècle.

Merci Pierre pour ce cadeau !

Christian Marbach

Le milieu familial

- 6 Jean-Baptiste Cavaignac (1762-1829) était avocat. Député du Lot à la Convention, il vota sans états d'âme la mort du roi. Après une carrière marquée par un mandat au conseil des Cinq-Cents, une mission à Mascate (1803-1804), un séjour à Naples (1806-1812) et un éphémère passage à la préfecture d'Amiens en 1815, il termina ses jours en exil à Bruxelles. L'un de ses frères, le général Jacques-Marie (1773-1855), après avoir guerroyé sur tous les champs de bataille de l'époque, servit aussi à Naples et fit ensuite campagne en Russie. La paix revenue, Jacques-Marie fut inspecteur de la Cavalerie et en 1839 Louis-Philippe le nomma pair de France (sénateur). Son nom est inscrit à l'Arc de triomphe. Jean-Baptiste eut deux fils : Godefroy (1800-1845) et Eugène (1802-1857) auquel cet article est consacré. Godefroy Cavaignac, ce fut le romantisme en politique. Carbonaro en 1820, il milita dans les sociétés secrètes au cours de la décennie 1820-1830. En 1830 il fut l'un des meneurs de l'insurrection, mais déçu par Louis-Philippe il passa dans une opposition très active. Fondateur et animateur des *Amis du Peuple*, puis de la *Société des Droits de l'Homme* il s'illustra dans plusieurs procès, dont le *Procès d'Avril* en 1835, au cours duquel il s'évada spectaculairement de Sainte-Pélagie. Réfugié à Londres il ne revint en France qu'en 1840 et s'investit alors dans *La Réforme*, qui fut l'un des grands journaux de l'époque. Il mourut à la tâche en 1845. En souvenir de Godefroy on trouve à Paris une rue, une statue à l'Hôtel de ville et un gisant, oeuvre de Rude, au cimetière Montmartre. Terminons cette revue par le second Godefroy Cavaignac (1853-1905), fils d'Eugène et neveu de Godefroy le carbonaro. X 1872, ingénieur des Ponts et Chaussées, conseiller d'État, député de la Sarthe de 1882 à 1905, il fit une brillante carrière politique jusqu'en 1898. Ministre de la Guerre en août 1898, il démissionna à la suite de la découverte du *Faux Henry*. S'il ouvrit ainsi la voie à la révision du procès de Dreyfus, il prit en même temps une position antirévissionniste militante et rejoignit l'opposition parlementaire. Les deux frères Cavaignac, Godefroy et Eugène, furent très marqués par leur mère, Julie de Corancez (1779-1849). Alors que les Cavaignac étaient de modestes notables provinciaux, elle était issue de la *bourgeoisie éclairée*. Son père était le fondateur du *Journal de Paris* et sa mère était la fille d'horlogers genevois installés à Paris et amis de Jean-Jacques Rousseau. Élevée dans un milieu athée, elle se convertit, conseillée par l'abbé Frayssinous, puis par le père de Ravignan.
- 7 Inconditionnelle de Napoléon, elle a laissé un recueil de souvenirs assez mordants intitulé *Les Mémoires d'une Inconnue*.

Les années de jeunesse

- 8 Quand Jean-Baptiste partit en exil à Bruxelles en janvier 1816 il laissait à Paris sa famille dans une situation précaire. Ne disposant que de ressources très limitées son épouse pourvut au plus juste à l'éducation de ses enfants. Godefroy fit son droit, mais rapidement il fut plus attiré par la politique que par les études. Eugène prépara l'X. Reçu en 1820, il fut aussitôt rayé de la liste d'admission. La raison officiellement invoquée était qu'il était fils de régicide, alors que son père ne représentait plus une grande menace pour le régime ! La vérité c'est que la police savait que son frère militait dans les sociétés secrètes et que le gouvernement ne voulait pas que les futurs cadres du pays soient contaminés. Sa mère prit l'affaire en main avec l'aide de l'oncle Jacques-Marie. Celui-ci intervint auprès du ministre et Eugène fut remis sur la liste d'admission. À l'X Eugène fut un élève travailleur et discipliné, apparemment sans histoires Le 25 octobre 1822 il écrivait à son père : « Je suis sous-lieutenant du Génie », mais la partie n'était pas gagnée. Son admission dans le Génie fut en effet ajournée et le ministre envisageait son exclusion des emplois publics. Que se passait-il ? Le zèle de l'élève modèle avait caché une activité moins avouable : comme son frère, Eugène était carbonaro. Il appartenait à la *Vente bleue* créée à l'X par Étienne Arago, préparateur au laboratoire de Gay-Lussac, et la police ne l'ignorait pas. Encore une fois sa mère réagit avec décision ; elle obtint une audience du ministre et Eugène fut reclassé parmi les sous-lieutenants du Génie.
- 9 Après deux ans d'école d'application à Metz et trois ans de service entre Montpellier et Carcassonne, Eugène, nommé capitaine en février 1828, prit part à la campagne de Morée [le Péloponnèse] d'août 1828 à avril 1829. De retour en France il fut affecté au 2e Génie à Saint-Omer, puis à Arras. Son nom, ses qualités personnelles et la petite auréole qu'il avait ramenée de Morée lui valurent rapidement une grande influence sur les troupes de la garnison. Lors des événements de 1830 il se retrouva à la tête de quatre cents militaires prêts à le suivre pour aller à Paris. Mais il dut s'en tenir à calmer un trop-plein d'enthousiasme pour ne pas se donner le ridicule d'arriver après la bataille. Affecté alors pendant quelques mois à l'état-major du Génie, Eugène revint bientôt au 2e Génie, d'abord à Thionville, puis à Metz. L'enterrement du général Lamarque à Paris (5 juin 1832) fut l'occasion de violentes émeutes, auxquelles son frère n'était pas étranger et Louis-Philippe fut à deux doigts de prendre le même chemin que Charles X deux ans auparavant. À Metz le 2e Génie participait au maintien de l'ordre, mais le colonel prit une mesure bien maladroite : il modifia l'ordre de service pour ne pas faire appel à la compagnie d'Eugène. La réaction de celui-ci fut immédiate ; il écrivit au colonel :
- « [...] Si l'on entend mettre ma compagnie hors de tour il m'importe que la chose se passe hautement et loyalement. Les opinions et les principes qui me dirigeront toujours sont à découvert. J'ai droit d'attendre pareille franchise à mon égard et de même que dans une position donnée j'opterais sans détour entre les ordres reçus et ma conscience, de même doit-on opter sans détour entre un roulement régulier du service et une exclusion officielle [...] ».
- 10 Sur le moment le colonel lui fournit d'apaisantes explications, mais il changea de registre, quand il apprit l'échec des manifestations. La suite ne se fit pas attendre. Le 19 juin Eugène était désigné pour être *employé en Afrique*. Cette solution donnait satisfaction à tout le monde, au colonel et à l'intéressé.

En Algérie (1832-1848)

- 11 Eugène fut avec Duvivier (X 1812), Lamoricière (X 1824), Changarnier et Bedeau, de ceux qui marquèrent cette période de l'histoire de l'Algérie. Très rapidement il se distingua par ses initiatives, ses talents d'organisateur et son sens du commandement. Tenons-nous en à quelques épisodes.
- 12 Il servit à Oran d'août 1832 à janvier 1836. Le 28 juin 1835 le général Trézel, piégé par Abd el-Kader dans les gorges de La Macta, dut se replier sur Arzew et s'y trouva bloqué. Le 3 juillet Lamoricière et Eugène, venus d'une traite d'Oran, dégagèrent Trézel et lui évitèrent l'humiliation de revenir par mer à Oran. Six mois plus tard, le gouverneur général, le maréchal Clauzel, entra à Tlemcen. Le 12 février 1836, il y laissait Eugène et 500 volontaires, qui y restèrent assiégés et sans ravitaillement jusqu'en juin 1837. A la suite du traité de la Tafna (30 mai 1837) Tlemcen fut remise à l'Émir et Eugène se replia avec ses hommes sur Oran. Très affecté par l'abandon sans gloire de Tlemcen ainsi que par les problèmes soulevés par son passage du Génie dans l'Infanterie et par l'intégration du bataillon de Tlemcen dans le régiment des zouaves, Eugène eut besoin de se refaire une santé physiquement et moralement. À deux reprises (août 1837-avril 1838 et novembre 1838-février 1840) il séjourna en France et en profita pour publier à compte d'auteur un essai *Notes sur l'occupation de la Régence d'Alger* dans lequel il exposait des idées très avancées pour l'époque.
- 13 Au début de 1840 Eugène reçut le commandement du 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Dès lors sa carrière reprit son essor. Le 21 juin 1840, il était promu lieutenant-colonel et appelé à commander le régiment des zouaves. Il hiverna à Médéah avec deux bataillons et c'est Bugeaud, nommé gouverneur général en décembre 1840, qui vint en personne le relever à la fin du mois de mars. Nommé colonel le 11 août 1841 et maintenu à la tête des zouaves, il fut alors très proche de Bugeaud, mais les relations entre le gouverneur général et son turbulent subordonné se tendirent. Bugeaud avait de l'estime pour Eugène. Il aurait voulu l'avoir parmi ses collaborateurs immédiats et sans doute aussi en faire son gendre. C'était mal connaître Eugène, dont le côté *fagot d'épines* ne s'accommodait pas d'une telle perspective.
- 14 En septembre 1842 Eugène et son régiment furent mis à la disposition de Changarnier à l'occasion de l'opération de l'oued Fodda. Pris d'une violente crise de paludisme au cours du combat Eugène dut se faire porter en litière, ce qui ne l'empêcha pas d'exercer son commandement. Il resta alors plusieurs semaines en convalescence à Alger, très en froid avec le gouverneur général. Il reprit son service au début de 1843. « Le 26 mars, le gouverneur m'annonça que je resterai avec huit bataillons [...] dans la vallée du Chélif, où un nouvel établissement doit être créé » [lettre à sa mère]. Il s'agissait d'El Asnam, qu'on devait bientôt appeler Orléansville. De la part de Bugeaud c'était bien joué : il éloignait d'Alger un subordonné encombrant en lui donnant un poste à sa mesure.
- 15 Eugène resta dix-huit mois à Orléansville. Ce ne fut pas pour lui l'occasion de brillants faits d'armes, car sa position était plutôt celle d'un administrateur, d'un *colonisateur* devrait-on dire, si ce terme n'avait pas pris une connotation péjorative. Son frère Godefroy vint passer trois mois avec lui à la fin de 1843.
- « Les Romains qui se connaissaient en choix des lieux avaient bâti une ville juste où nous sommes [...]. Avant deux mois Orléansville aura un bon pont de 150 m sur le Chélif. Il y a déjà des routes carrossables [...]. Eugène fait des merveilles tout en ménageant les populations [...]. Le pays est tranquille, les impôts se paient, la police

s'exerce [...]. Les travaux des troupes sont immenses : routes, aqueducs, ponts, constructions de toute espèce et ce sont des soldats qui restaurent la mosaïque de l'ancienne église chrétienne [...]. Enfin il faut administrer les populations vaincues, ce qui est autrement malaisé que de les soumettre et de les contenir » [lettre à sa mère].

- 16 Mais Eugène eut aussi à intervenir militairement. Le 14 juin 1844 :
- « Nos insoumis ont des grottes séculaires, qu'on avait toujours négligées jusqu'à ce jour, parce qu'elles demandent un siège dans d'affreux et d'arides pays. J'ai fait ce siège et je les ai réduits. Je pense les avoir dégoûtés de l'usage des grottes. Je ne te parle pas des détails ; les détails de la guerre n'ont rien de bien reposant pour la pensée » [lettre à sa mère].
- 17 Le 14 août 1844, du côté d'Oujda, Bugeaud franchit l'Isly au point du jour et attaqua les 40 000 hommes du fils du sultan du Maroc. À midi la bataille était achevée. Le corps de bataille de Bugeaud, suivant une configuration classique, était formé en losange. Au centre était la cavalerie encadrée par trois colonnes d'infanterie : Bedeau à droite, Péliissier à gauche et Cavaignac en avant. Mais ce n'était pas Eugène, c'était Stanislas, un cousin issu de germains, qui commandait le 32^e ! Un mois plus tard, le 16 septembre, Stanislas et Eugène étaient promus l'un et l'autre *maréchal de camp* [général de brigade]. Pour Stanislas, c'était une belle récompense en fin de carrière, mais pour Eugène à 42 ans, c'était un tremplin ! Au début d'octobre il était de nouveau nommé à Tlemcen, *le plus beau commandement de son grade dans l'armée d'Afrique*, où il passa trois ans.
- 18 Sa principale mission fut alors la surveillance de la frontière du Maroc. Le 25 décembre Lamoricière, commandant à Oran, lui transmettait un message du ministre :
- « J'ai vu avec plaisir que vous aviez établi le maréchal de camp Cavaignac à Tlemcen. Sa présence et son activité intelligente me rassurent complètement sur la défense de cette frontière. Je vous prie de le lui témoigner. »
- 19 Ce qui voulait dire en clair : pas de vagues sur la frontière. Pourtant quelques mois plus tard il y eut un grave incident. Bugeaud partit en France le 4 septembre 1845. Divers symptômes d'agitation se manifestèrent alors avec une simultanéité inquiétante. Sur la frontière de l'ouest des troubles, visiblement suscités par Abd el-Kader, obligèrent Eugène à se mettre en campagne. On ne mesurait pas encore l'importance de ces incidents, quand se répandit la nouvelle du désastre de Sidi-Brahim. Lamoricière avait recommandé à Eugène *beaucoup d'attention* et de prudence en surveillant spécialement la ligne allant de Lalla-Maghnia [Marnia] à Djamaa- Ghazaouat [Nemours] *en évitant toute pointe vers l'ouest*. Eugène prescrivit en conséquence au lieutenant- colonel de Montagnac, commandant la place de Djamaa-Ghazaouat, de *redoubler de surveillance* et lui confirma, oralement et par écrit, l'ordre expressément donné par Bugeaud et renouvelé par Lamoricière, qui lui interdisait d'effectuer une opération à l'extérieur de la place. Mais Montagnac était un baroudeur habitué aux coups de main. Ayant appris la présence de l'Émir sur son territoire, le 21 septembre, au mépris de tous les ordres reçus, il partit pour le surprendre à la tête d'une colonne de 414 hommes. Le 22 il passa la nuit au débouché d'un ravin. À l'aube du 23, il put constater qu'il était surveillé par les vedettes arabes placées sur les crêtes et que l'effet de surprise ne jouerait pas. Au lieu de se replier il poursuivit sa folle aventure. Ce fut le désastre, il n'y eut que 16 rescapés. Le 15 octobre Bugeaud était de retour à Alger et mettait aussitôt en action plusieurs *colonnes*, dont une à l'ouest sous les ordres d'Eugène. Après de nombreuses interventions à la fin de 1845 et au début de 1846 la subdivision de Tlemcen retrouva à partir de juillet un calme satisfaisant. Signe des temps, les impôts furent perçus sans

difficulté. Eugène parcourut alors le pays pour reprendre les populations en main et prépara une grande expédition dans le Sahara algérien, l'expédition des *Ksours*.

- 20 Forte de 3 500 hommes et de 2 000 chameaux, emportant deux mois de ravitaillement l'expédition quitta Tlemcen le 1er avril 1847. Le 17 avril, Eugène écrivait à sa mère de Nébé :

« Tu me demanderas où peut se trouver Nébé [...]. Cherche Tlemcen [...], à 20 lieues à l'est cherche Daya [...], à 30 lieues au pied de Daya tu trouveras Nébé [...]. C'est de ces puits que je t'écris [...]. Je serai à Asla le 21 et à Ssisifa vers les premiers jours de mai [...]. Je reviendrai probablement par le chott Garbi à Sebdo et à Tlemcen [...]. J'ai depuis une heure quatre jolies hirondelles perchées sur le bois de ma tente fuyant la petite pluie qui tombe. »

- 21 À mi-chemin la colonne fut assaillie par la tempête. Pendant trois jours ce fut la neige et un froid rigoureux. Le 5 mai, d'Aïn Sefra :

« J'ai eu aujourd'hui une mignonne petite affaire [un combat contre les Gharabas]. »

- 22 L'expédition rentra dans ses cantonnements le 21 mai.

Au début de juin Eugène obtint enfin un congé. Il passa alors cinq mois à Paris au cours desquels il rencontra beaucoup de monde dans les milieux politiques tant orléanistes que républicains. Distingué par ses pairs et classé républicain il faisait manifestement partie du vivier dans lequel on puiserait le jour où le régime viendrait à changer. Il était de retour en Algérie au début de décembre et arriva à Nemours le jour même de la reddition d'Abd el-Kader (23 décembre 1847). Il rejoignit alors Oran, où il remplaçait Lamoricière.

1848

- 23 Les événements de février furent connus à Alger le 2 mars et à Oran quelques jours plus tard. Dès le 25 février le gouvernement provisoire nomma Eugène gouverneur général de l'Algérie et le lendemain le promut général de division. Celui-ci l'apprit le 8 mars et rejoignit Alger le 10. Mais à Paris les choses se précipitaient. Le gouvernement provisoire cherchait un ministre de la Guerre pour remplacer le général Subéraie dépassé par les événements. Beaucoup se récusèrent et on citait de plus en plus le nom de Cavaignac. Dès le début de mars ses proches, en l'occurrence sa mère et son cousin Alphonse de Foissy, le mettaient en garde. Dans un premier temps Eugène fut sur le point d'accepter le ministère, mais le 15 mars il se ravisa. Le 21, sa mère faisait savoir au gouvernement provisoire, qu'Eugène n'accepterait pas le ministère. Lamartine, qui présidait le gouvernement provisoire, et Arago, qui assurait l'intérim du ministère de la Guerre, prirent alors les choses en main. Arago envoya officiellement à Alger le cousin de Foissy porter à Eugène le décret qui le nommait au ministère et Lamartine, accompagné de Ferdinand Flocon, se rendit auprès de madame Cavaignac mère dans son médiocre appartement de la rue de La Tourd'Auvergne. Et Eugène céda. Le 19 avril, il écrivait à Lamartine :

« Ma mère m'a rendu en substance la conversation que vous avez eue avec elle [...]. Il ne m'est pas possible, monsieur le Ministre, de ne pas tenir le plus grand compte de votre opinion et de celle de mon ami Flocon [...]. Aussi [...] je me mets à la disposition du gouvernement [...]. »

- 24 Eugène arriva à Paris le 17 mai. La *Commission exécutive* avait succédé au gouvernement provisoire. Tout le monde voyait arriver l'explosion. Bourgeois et ouvriers voulaient en

découdre. À longueur de journée la foule déambulait sur les boulevards, tandis qu'on manifestait sur la chaussée. Les incidents étaient quotidiens. La fermeture des Ateliers nationaux fut l'étincelle, qui mit le feu aux poudres. Le jeudi 22 juin 1 500 manifestants se séparèrent à la nuit au cri de *À demain les barricades!* En même temps, devant la faiblesse de la *Commission exécutive*, une manœuvre politique, sans doute initiée par les républicains du National et ceux de la Réunion de la rue de Poitiers, s'amorçait dans le but de confier le pouvoir à Eugène. La Commission exécutive entra en agonie dans la nuit du vendredi au samedi. On murmurait de plus en plus à l'Assemblée et en ville : *un homme, un sabre, Cavaignac*. Le samedi 24 au matin, l'Assemblée vota le texte suivant :

Paris est mis en état de siège. Tous les pouvoirs exécutifs sont délégués au général Cavaignac.

- 25 Les premières barricades apparurent le vendredi matin. Eugène ne voulut pas recommencer les erreurs tactiques de juillet 1830 et de février 1848. Il laissa l'insurrection se développer, puis il fixa les insurgés sur leurs barricades. Ils étaient mal commandés et l'insurrection s'essoufflerait. Tous les récits des journées de juin s'accordent sur l'atrocité des combats et la rage de tous les combattants. Eugène fit donner l'assaut le lundi matin. À midi l'insurrection était réduite. En début d'après-midi il adressait un message à l'Assemblée : *Il n'y a plus de lutte dans Paris*. Mais le bilan de l'opération était lourd : des milliers de morts et de blessés, des centaines de maisons détruites, des quartiers défigurés, une vague de haine déferlant de tous côtés. Une sévère répression commença dès le lendemain.
- 26 Le mercredi 28, Eugène déposa les pouvoirs qui lui avaient été confiés le 24. Le pays était las des clubs, des émeutes et des manifestations. L'Assemblée en prit acte et vota à l'unanimité le décret suivant : *L'Assemblée nationale confie le pouvoir exécutif au général Cavaignac qui prendra le titre de président du Conseil et nommera le ministère*. Ce texte de circonstance plaça Eugène à la tête du pays pendant six mois. Il s'installa avec sa mère à l'Hôtel de Matignon.
- 27 Le passage d'Eugène au pouvoir fut marqué par la remise en route de l'activité du pays et par la préparation d'une constitution, qui fut votée au début de novembre. Celle-ci prévoyait l'élection du président de la République au suffrage universel. Eugène fut candidat. Emporté par son tempérament et mal conseillé par des politiciens plus roués que lui il multiplia les erreurs politiques et brouilla son image. Ne perdant pas une occasion d'évoquer la mémoire de son père et de son frère et de s'affirmer *bon républicain*, il prit des mesures d'inspiration réactionnaire, telles que le rétablissement de la journée de travail à 12 heures et l'imposition du passeport aux ouvriers qui voulaient changer de département et choisit trois anciens orléanistes lors du remaniement ministériel du 13 octobre. Néanmoins au début de novembre sa position était toujours assez forte. Il avait rendu confiance au pays et sa loyauté était hors de doute. De son côté Louis-Napoléon était encore un inconnu, parlant français avec un fort accent germanique, mais il avait pour lui la légende napoléonienne.
- 28 Dans toutes les familles un aïeul ou un proche avait combattu dans les armées de l'empereur. Napoléon était toujours le symbole de la gloire militaire et de l'idéal national. En face de Napoléon Eugène ne faisait pas le poids. Fin novembre la tension monta et Eugène se trouva sur la défensive. Il avait un passé politique qu'il devait justifier, tandis que Louis-Napoléon pouvait se concentrer sur l'avenir. Accusé d'avoir laissé grandir l'insurrection avant de l'écraser et d'avoir sacrifié des milliers de gardes nationaux il s'expliqua dans un débat public, qui eut lieu à l'Assemblée le 25 novembre.

Le débat tourna à son avantage et l'Assemblée confirma le décret du 28 juin 1848 : *Le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, a bien mérité de la patrie*. Mais ce fut une victoire sans lendemain.

- 29 Le vote du 10 décembre donna très largement la victoire à Louis-Napoléon, qui obtint 5 434 226 voix contre 1 448 107 à Eugène.

Épilogue

- 30 Eugène était député du Lot depuis avril 1848. Dès janvier 1849 on le vit à l'Assemblée. Élu de nouveau en mai 1849 il suivit assidûment les travaux parlementaires jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851. Le 2 décembre au matin il fut arrêté et interné au fort de Ham, où il resta jusqu'au 19.
- 31 Le 24 décembre Eugène se maria. Il avait 49 ans et la mariée en avait 18. Elle se prénomma Louise et était la fille du banquier James Odier, qui, très probablement, avait soutenu la campagne électorale du candidat à l'élection présidentielle. Par la suite il fut reçu régulièrement chez les Odier et c'est Louise qui tomba amoureuse de lui. Il faut reconnaître que, sous son air sévère, il était resté très séduisant. *Honni soit qui mal y pense*.
- 32 L'élection des députés au Corps législatif eut lieu le 29 février 1852. Trois républicains, dont Eugène, furent élus. Ils refusèrent de prêter serment et furent déclarés démissionnaires. Dès lors Eugène se retira de la vie politique, gardant un contact amical avec ceux de ses amis qui étaient en exil et tout particulièrement avec Lamoricière, Changarnier et Bedeau. Il mourut d'un arrêt cardiaque le 28 octobre 1857 à Ourne, la propriété qu'il avait acquise dans la Sarthe un an auparavant. Ses obsèques eurent lieu à Paris et ne donnèrent lieu à aucun incident.

AUTEUR

PIERRE GIVAUDON

(X 50)